

et selon les individus ; et dans le fait matériel de la mort elle se montre bien routinière.

Là donc n'est pas l'enseignement que nous recevons des mourants. Ce qui parle à tout mon être, ce qui abat ma chair et mon esprit devant la majesté de la mort, c'est cette personne de notre ami que je vois là, gisante sur ce lit, et qui s'éteint peu à peu, se retire du milieu de nous et entre dans la nuit éternelle. Quel objet à contempler ! On ne soutient bien cela qu'avec les yeux de la foi. Saint Augustin nous dit que le bon larron regardait en cette manière surnaturelle le Christ à la croix. C'est encore notre ami, et ce n'est plus lui. Quels obscurcissements dans les pensées de cet agonisant ! quel désordre étrange et quelle incohérence dans le peu de paroles qu'il profère ! Quoi ! c'est là cet esprit qui, la semaine dernière, était encore si présent aux choses de ce monde et à ses propres affaires ! Que s'est-il donc passé dans cette âme, dont les opérations sont toutes dérangées et comme embrouillées ? Elle a encore des yeux pour voir, et elle ne paraît pas faire usage de ces yeux. Elle ne nous reconnaît plus. Notre ami est perdu pour nous ; et néanmoins notre sens, à nous qui vivons, est tellement notre fort, que cette personne, noyée pour ainsi dire dans la mort, et qui ne reviendra pas sur l'eau, nous ne pouvons pas l'ôter de céans, même en idée, et nous l'ôter à nous-mêmes, aussi longtemps qu'il reste du souffle à ce corps dévolu au linceul.

Je ne fais pas comment les païens recevaient ce coup des séparations dernières. On voit bien, par tout ce qu'ils ont écrit sur la plus acerbe des nécessités, qu'ils étaient vrais dans leurs douleurs privées, et qu'ils s'y abandonnaient sans pudeur. Leurs poètes sont des chantes exquises de la mort et des "rigueurs à nulle autre pareilles" de l'Oréus. Ils ont pleuré leurs chers morts comme nous, et comme nous ils ont vidé de larmes leurs yeux. Quels tombeaux délicieux, et du plus intérieur de la maison, que ces urnes pleines des cendres des leurs : *Plenaque sororibus urnæ!* Tout cela est vrai, humain, universel. Ce l'était avant le Christ. Mais quand je pense que le Christ, la caution de nos âmes et de nos corps, a peine à me faire soutenir la vue de ce chrétien qui meurt, de cette chair qui périt pour renaitre ; quand ma foi est tout près de céder à mes sens, trop occupés du travail de la mort naturelle, je me demande quels hommes étaient ces païens au chevet de leurs mourants, et de quel esprit ils voyaient ces personnes chéries passer de la vie supérieure aux sombres demeures des mânes. Tout devait défaillir, que dis-je, défaillir ? s'écrouler, chez ces adorateurs de l'implacable Pluton, tout, les entrailles, le cœur et le sens. Eh ! nous-mêmes, somme-nous donc si forts sous la Croix ? Les bonnes gens parmi eux, à qui les destins avaient ravi une épouse, un fils, une fille, belle et toute formée, l'ornement et les délices de la maison, poussaient au ciel leur plainte et appelaient les dieux cruels ; après quoi, ils demeuraient comme ahinés dans l'irréparable. Les poètes, amoureux des formes passagères de la vie et des apparences de l'être, voyant que la mort déshonore et détruit tout cela, déploraient ces corps charmants d'où le sang, les esprits et les couleurs s'étaient retirés, et qui, fermes et pleins de sues avant que la fièvre les eût dévorés, s'en allaient vides et légers, et pour n'en jamais revenir, dans le royaume des ombres.

..... *Non vanæ redeat sanguis imagini.*..... (Horace, ode XXIV.) Leur poétique génie se jouait, avec une tristesse et des agréments infinis, autour de cette enveloppe mortelle. Il n'allait pas jusqu'à la personne elle-même, laquelle paraît mourir, et ne meurt pas même en sa chair, que le Christ, en la revêtant, a faite capable de ressusciter. Les philosophes, de leur côté, qu'ils procèdent de Platon, d'Aristote ou d'Epicure, n'entendent qu'à demi la mort, ou ne l'entendent pas du tout ; parce que ni la

sylogistique ni la mathématique n'ont rien à voir à cette redoutable inconnue. Le sentiment seul nous en découvre quelque chose, et la religion y apporte toute la lumière désirable. Les belles conjectures de ces sages touchant la condition ultérieure de mon être ne manquent pas : elles surabondent ; et, si je pouvais m'en contenter, je m'acheminerais assez tranquillement vers cet autre monde. Avec le divin Platon, vous ne mourez pas trop dénué ; vous sauvez quelque chose de la maison, et de l'hôte qui l'a habitée. Avec Epicure, vous n'emportez rien au départ, rien, pas même une vapeur. C'était déjà l'enterrement civil : ce n'est pas nous qui l'avons inventé et mis à la mode. Il me faut du certain dans cette affaire unique, où ma raison ne voit pas à se conduire et à se décider, quoique toute ma personne, "la chair et l'esprit pur," comme le dit Tertullien (*caro et spiritus solus ac purus*), y soit embarquée. Or ces philosophes ne me laissent ni l'un ni l'autre, et ils les enveloppent dans la même catastrophe. Ou bien ils me laissent l'un sans l'autre, sauvant l'âme, sans me dire où elle ira, et la séparant du corps, sans trouver par où les deux substances, désunies pour un temps, seront de nouveau conjointes et revivront la même et immortelle vie. En un mot, ils ne me disent pas, "à moi qui veux vivre, qui veux vivre !" dit Bossuet, comment ils me feront subsister tout entier, soit dans leur univers vide de Dieu, ou plein de cet Etre absorbant et sans amour, soit dans leur monde idéal, fait de premiers principes et de prototypes des choses. Ici mon âme, occupée seulement d'abstractions sublimes et d'entités qui la fuient, ne retrouvera plus son corps, "ce cher compagnon de ses travaux et de ses peines," ce bon serviteur qui s'est étendu à la servir, toutes les fois qu'elle a su le ranger sous elle et lui commander en souveraine. Comme je suis tout moi-même dans cette vie-ci, je veux être tout moi-même dans l'autre, et en la manière qu'il plaira à Dieu d'opérer à l'égard de ma personne. Eh ! qu'importe que ma raison soit confondue, si ma foi en Jésus-Christ m'assure ce bien des biens ? Or cela m'est dit, dans ce vingt-troisième chapitre, par un homme si rempli de la mort et de la vue du jugement, que je n'ai point de paroles pour disputer contre lui. Il me promet ce que ma chair et mon cœur aimait le mieux et désirent avec plus de véhémence ; et il me le promet de la part du divin Maître, avec une autorité et une douceur d'affirmation qui découlent du Verbe lui-même, et qui emportent mes derniers et faibles raisonnements.

(A continuer.)

#### Les caisses d'épargne scolaires.

Il est temps, pour les amis des écoles, de s'occuper de cette institution. Elle se fonde sur un prélèvement volontaire d'un ou deux sous par semaine effectué, par les jeunes écoliers, sur le peu d'argent que leurs parents leur donnent. Quand la somme produite par ces prélèvements successifs a atteint celle d'un franc, qui est généralement le *minimum* des dépôts reçus par les caisses d'épargne officielles, le maître dépose ce franc au nom de l'élève à qui il appartient, et qui reçoit en conséquence un livret où le versement est inscrit. Désormais l'écolier a donc à la grande caisse d'épargne un tout petit capital qui produira des intérêts. S'il a la sagesse de continuer à épargner sur ses friandises ou sur ses autres plaisirs de quoi former une nouvelle somme d'un franc, ce petit capital grossira un peu, produira un peu plus d'intérêt, et ainsi de suite. Bref, pour parler comme le bon La Fontaine :

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie.